

De la dignité ?
Eric FIAT, philosophe
Université de Marne-la-Vallée
Centre de Formation Continue des Hôpitaux de Paris

Ainsi, je suis philosophe... J'ai cet honneur, et cette difficulté. Ma situation est d'ailleurs assez singulière : j'interviens à l'heure où jadis, le prêtre prenait la parole, pour bénir l'assemblée des religieux dévoués aux malades, parce que dévoués au Christ. Diable ! (si l'on ose dire) : il y a dans nos propos comme une odeur de confessionnal... Nous allions d'ailleurs citer Paracelse, et l'inscription que ce grand médecin de la Renaissance fit graver sur sa tombe : "toute médecine est amour".

Serions-nous entraînés d'oublier que depuis 1905... ?

Soyons raisonnables : ne parlons plus d'Hôtels-Dieu, mais d'hôpitaux, plus d'amour du prochain, mais du respect de la dignité, plus de charité, mais de solidarité.

C'est cependant être encore fort raisonnable, que d'entendre dans le mot hôpital, la notion d'hospitalité. Le recul du religieux, qui pendant des siècles a fondé les valeurs morales, a-t-il privé de fondements l'éthique hospitalière ? Nous voudrions montrer que non, et qu'il y a dans l'éthique (comme réflexion philosophique sur les valeurs morales) une force de résistance : la "résistance par la pensée" (E. Hirsch), pensée qui permet de ne pas perdre le sens de son action au cœur des contraintes de nos jours ordinaires.

Et je voudrais placer ma causerie d'aujourd'hui sous le haut patronage de deux grands auteurs. Le premier, c'est Aristote, qui disait : "La philosophie ne mériterait pas une heure de peine, si elle n'aidait à mieux vivre."

Rassurez-vous, je ne vous propose pas un heure de peine, et je vais en tous cas faire en sorte qu'elle ne soit pas une heure pénible ! Je crois cependant à la vérité de cette parole du vieux Maître : oui, la philosophie peut aider à mieux vivre, quand elle fait son travail, qui n'est plus tant aujourd'hui de bâtir de vastes systèmes d'explication du monde, que d'essayer d'apporter un peu de clarté dans les concepts qui courent dans la cité : dignité, respect, reconnaissance, qu'est-ce à dire, en vérité ? Car on vit moins bien l'esprit confus, que clair. On rappellera par exemple que qui confond l'amour et la passion court le risque d'une vie amoureuse chaotique, le risque du passage de l'enchantement au désenchantement, de l'illusion à la désillusion ; et que qui ne les confond pas court la chance d'une vie amoureuse heureuse, joyeuse, et douce. La philosophie peut donc aider à mieux vivre, parce qu'on vit mieux l'esprit clair que confus. Elle est une parole fragile, désarmée, qui n'a d'autre force que celle d'être dite, et peut-être écoutée. Force de cette fragilité, cependant, quand elle approfondit le rapport au monde, aux autres, et à soi-même ! Et c'est alors que la réflexion philosophique trouve peut-être sa légitimité : *mise à l'épreuve* du réel, particulièrement de la souffrance humaine, que la philosophie nous rappelle le sens de ce qu'est un lien ! La parole d'un philosophe, parole fragile, désarmée, *n'ayant d'autre force que sa capacité d'être dite et écoutée* (Paul Ricoeur), aurait-elle donc sa place ici ?

Peut-être, mais à condition que soit entendu l'avertissement de notre deuxième grand philosophe, ou plutôt grand écrivain, mais qui selon moi est un grand philosophe, et que vous allez bien vite reconnaître. Et notre homme de nous raconter qu'.....

*Un chat nommé Rodilardus,
Faisait des rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son souf ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre ;
Qu'il n'y avait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : "Je n'y vas point, je ne suis pas si sot",
L'autre : "Je ne saurais." Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;*

*Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.
Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.*

Jean de La Fontaine, *Fables*, Livre second, Fable 2

L'éthique, c'est donc la vie examinée, comme disait Aristote ; la vie examinée... et non pas l'examen de la vie : car l'éthique fait partie de la vie, elle est pratique, ou n'est pas ! L'examen ne doit pas être détachement, oubli de la pratique. Il s'agit d'un recul provisoire, pour une meilleure présence.

Le grand Emmanuel Lévinas disait que pour accéder à son humanité, l'homme doit se laisser troubler par un appel venu d'autrui (autrui, le prochain que je ne peux laisser à sa solitude, à sa souffrance, à sa déchirure), et parlait alors de la vocation *médicale* de l'homme ; et soulignait le terme.

Comment y parvenir ? En se laissant interroger, inquiéter, interpellé par le mortel, "en acceptant la mise en question du droit naïf de ses pouvoirs et de ses savoirs" comme disait Alain Cordier. Et qu'attend généralement le malade ? Qu'on intervienne sur les processus naturels à l'oeuvre en lui quand ceux-ci tendent à lui faire perdre sa *dignité* de sujet. Faire en sorte que sa vie soit encore une existence ; faire en sorte que sa vie lui permette d'assumer sa destinée historique, quelle qu'elle soit. Aussi centrerons-nous notre travail sur ces notions de dignité, de respect, et de reconnaissance.

Notre problématique nous semble pouvoir se résumer à deux questions essentielles :

Tous les hommes sont-ils dignes, ou seulement les meilleurs d'entre eux ?

La dignité est-elle intrinsèque à la personne humaine? ou relationnelle, c'est-à-dire émanant d'autrui ?

Or à ces questions, les réponses ont considérablement varié au cours du temps. Aussi la compréhension de ce qui fait la dignité du vieillard nous impose-t-elle d'emprunter un chemin, au cours duquel nous aurons à rencontrer cinq grandes conceptions différentes de la dignité : dignité bourgeoise, dignité religieuse, dignité kantienne, dignité hégélienne, dignité moderne.

La dignité bourgeoise

On l'oublie trop souvent, le concept de dignité (du latin *dignus* : qui vaut, qui a de la valeur) est d'abord d'origine bourgeoise : la noblesse se souciait beaucoup plus d'honneur, que de dignité ! Ou bien il faut dire que jusqu'en 1789, la société *donnait* plus de valeur au noble qu'au serf, et plus au Prince qu'au Marquis, plus au Marquis qu'au Baron, etc. ; qu'elle *donnait* plus de valeur au membre du Clergé qu'au marchand (et plus au Cardinal qu'à l'Evêque, plus à l'évêque qu'au curé, plus au curé qu'au bedeau, etc...), et que la valeur d'un homme tenait moins à la conduite qu'à l'état. Sentant que malgré le vieux système de l'ennoblissement, ils ne pourraient jamais lutter avec les nobles sur le terrain de l'honneur, les bourgeois eurent alors l'idée de promouvoir une nouvelle valeur : la valeur de dignité, précisément. C'était également là le moyen d'affirmer que la valeur d'un homme dépend moins de son état, que de sa conduite.

Grand progrès, en vérité ! Mais qui comporte sa part d'ombre... Car si la dignité d'un homme dépend de sa conduite, alors tous les hommes ne sauraient être considérés comme dignes !

Au coeur de la conception bourgeoise du concept de dignité, l'idée selon laquelle la dignité n'est pas la chose du monde la mieux partagée : certains sont dignes, d'autres pas. Le concept de dignité distingue, sépare, discrimine. Ne sont dignes que ceux qui ont une conduite digne ; indignes sont les autres. L'obsession hiérarchisante de la bourgeoisie l'a conduit à considérer qu'il y avait des degrés de dignité, que la dignité se mesurait : invention par la bourgeoisie de l'appareil à mesurer la dignité, invention par la bourgeoisie du *dignitomètre*, et utilisation frénétique de cet instrument, permettant à toute rencontre de jauger la dignité du nouvel arrivant !

Et qu'est-ce donc qu'une conduite digne ?

Les dictionnaires du XIX^{ème} siècle nous proposent du mot dignité les synonymes suivants : grandeur, gravité, componction, et encore réserve, retenue, distance, pudeur (on se "drape" dans sa dignité), contenance, maîtrise... Or à l'évidence grandeur, componction, et plus encore réserve, maîtrise, retenue et gravité ne sauraient sans contradiction qualifier *tous les hommes* : l'idée contemporaine, d'une dignité attachée à la personne humaine comme telle n'était donc pas une idée majoritaire à l'époque¹.

Ces mêmes dictionnaires nous proposent pour antonymes du mot dignité : indignité, bien sûr, mais aussi bassesse, veulerie, familiarité, laisser-aller, vulgarité.

¹ On l'aura remarqué : cette idée est de nos jours tellement à la mode qu'elle sature aujourd'hui tous les discours de nos hommes politiques, et qu'elle a même fait son apparition dans l'allocution présidentielle d'un 31 décembre où notre Président de la République crut devoir, en nous présentant ses bon voeux, faire allusion à la "dignité intrinsèque et inaliénable de la personne humaine". Nous avons donc un président kantien (sans le savoir ? en le sachant ? Laissons cette question...) !

A la lumière de ces définitions, tentons une description de la conduite digne, et par exemple de la démarche de la femme digne, puis une description de la conduite indigne, et de la démarche indigne...

Mesdames et Messieurs, Mademoiselle Henriette ! Regardez-la, contrôlant ses gestes, ses lèvres, pour atteindre à une grandeur vaguement ridicule ; *prenant contenance* ; ne sortant jamais dans le monde sans serrer les poings, les lèvres et les fesses autour du sentiment de sa propre dignité ; contenant tout ce qui en elle pourrait rappeler l'animalité, la bassesse. Garder sa dignité, c'est en effet prendre contenance : admirable expression ! Prendre contenance, c'est bien se rassembler autour de ce qui est, en soi, indisponible pour autrui, ou devrait l'être : une intériorité pure.

Car il s'agit bien en effet de se contenir, de garder (c'est à dire à la fois de conserver et de surveiller) de garder quelque chose qui gît en soi, et dont la révélation, la manifestation seraient inconvenantes, ne seraient pas convenables, seraient sujets de honte et de gêne... Quoi ? Eh bien, le corps nu, le sexe, la pilosité, l'urine ; mais aussi la violence, l'avidité, la cupidité qui se trouvent en nous, et se répandraient si, précisément, on ne les contenait pas.

La dignité, ou l'art de la continence.

La dignité, ou l'art de maîtriser ce qui en soi pourrait être sujet d'indignation pour les autres...

A l'opposé, bien évidemment, la démarche de celles qui *se laissent aller*... Et on se souviendra de Maupassant, qui sut dans *La maison Tellier* décrire ces pauvres filles perdues en quête de dignité, que le bourgeois aurait jugées indignes : Louise, surnommée cocotte, et Flora, dite balançoire parce qu'elle se déhanchait outrageusement... Fernande, presque obèse, qui exhibait sans vergogne de gros seins mous, et Rosa la rosse, "petite boule de chair tout en ventre avec des jambes minuscules, qui découvrirait volontiers ses jambes, choses informes, toutes rondes, sans cheville, de vrais boudins de jambes, comme disait Flora" ... Prostituées, "femmes en cheveux", qui ne contiennent pas par un chignon et force épingles ce qui évoque la sensualité féminine² : voilà des femmes indignes...

Le corps, dans sa lourdeur, son opacité animale ; les fonctions inférieures, les sentiments les plus bruts, de haine, de violence, d'envie... Voilà ce qu'exhibe l'indigne, ainsi que ses dents, et les dents qui lui manquent, quand Mademoiselle Henriette serrait les lèvres et son dentier...

Telle nous semble être la conception bourgeoise de la dignité : conception discriminante, et hiérarchisante, et qui fait dépendre la dignité d'un être de l'adéquation de sa conduite aux normes du bourg.

Pourtant, cette conception discriminante et hiérarchisante de la dignité aurait dû trouver dans l'héritage judéo-chrétien un adversaire vigilant...

L'héritage judéo-chrétien

Nous savons ce que cette formule a de trop commode ; mais ce que les fils d'Abraham (juifs, musulmans, chrétiens) nous ont apporté d'essentiel, ce qui leur est commun, c'est la conviction suivante : chaque homme est une personne, un être unique, irremplaçable. En d'autres termes, il y a en chaque homme quelque chose qui transcende son enracinement dans une cité particulière, ce qui interdit de le traiter simplement comme un *moyen* au service de la communauté. Ce qui fait l'humanité, la dignité de l'homme n'est pas la cité, mais le fait d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or cette ressemblance est ce qu'aucun homme, même le pire, ne saurait perdre, en vérité. On peut même à bon droit considérer que le monothéisme fut l'inventeur de l'idée d'humanité. L'Antiquité grecque ou romaine, en grande partie parce qu'elle fut polythéiste, ignore superbement la notion de droits attachés à l'homme en tant qu'homme. Nous, Athéniens, que protège Athéna, avons les droits des Athéniens ; mais *quid* des barbares ? Les monothéistes en revanche considère l'humanité comme une ; tous les hommes ayant le même père seront même dits frères : découverte de la notion de fraternité humaine, idée selon laquelle, au-delà de son appartenance à sa Cité particulière, l'homme a vocation à être membre d'une *res publica generi humani*, une république du genre humain, une *cosmopolis*.

Et la thèse au sujet de la dignité de se résumer ainsi : *si Dieu existe, et si tous les hommes sont faits à son image et ressemblance, alors tous les hommes sont dignes*.

Particulièrement, le christianisme nous apporte le thème suivant : aucun homme ne peut descendre assez bas pour échapper à l'amour de Dieu. Ce que les chrétiens appellent la *Kénose*, c'est ce mouvement par lequel Dieu s'abaisse, se vide de sa substance par amour des hommes : le Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ; cet enfant pauvre sur un lit de paille que les peintres magnifieront jusqu'à le faire briller comme de l'or ; et cet homme crucifié, qui meurt de la mort des réprouvés, couvert de sueur, de sang et de crachats : *c'est le même* ! Aucun homme ne perd sa dignité aux yeux de Dieu, car aucun homme ne peut descendre plus bas en apparence *indignité* que le Christ.

Zeus s'incarnant pour trousser un bergère, mais remontant sur l'Olympe une fois son plaisir pris : ce n'était pas la première fois dans l'histoire des religions qu'un dieu s'incarnait ; mais Dieu s'incarnant dans la plus fragile des chairs : voilà la nouveauté du christianisme. Jésus, bien inférieur à Cupidon, angelot gracieux, fessu ; bien inférieur à Hercule, qui à peine né se lève de son berceau pour étouffer deux serpents...

Répétons-le : *si Dieu existe, et si tous les hommes sont faits à son image et à sa ressemblance, alors tous les hommes sont dignes* : voici le legs des fils d'Abraham à notre humanisme moderne. Deux remarques pourtant s'imposent à ce moment de notre cheminement :

² Dans la mythologie bourgeoise, les cheveux longs lâchés évoquent la figure de la sorcière, et sa lubricité. La femme doit avoir les cheveux longs (la garçonne qui se coiffe comme un homme inquiète la bourgeoise, qui spontanément lui prête ces amours qu'on dit "particulières" : elle non plus n'est pas une femme digne), mais dignement attachés !

1. Que faire, si Dieu n'existe pas, ou bien si les hommes ne sont pas tous faits à son image et ressemblance ? On aura remarqué que l'affirmation judéo-chrétienne d'une dignité attachée au simple fait d'être homme est ici suspendue à la réalité de deux prémices : que Dieu existe (et l'on se souviendra du mot terrible d'un personnage des *Frères Karamazov* de Dostoïevski, selon lequel "Si Dieu n'existe pas, tout est permis"³), et que tous les hommes soient faits à son image et ressemblance (et l'on se souviendra de la fameuse controverse de Valladolid, dont le sujet fut précisément celui de la dignité des indigènes des Amériques).
2. Se rapprochant des pauvres, des malades, des disgraciés par la nature pour leur murmurer que Dieu ne les abandonnait pas, le Christ n'a-t-il pas pris le risque de faire croire que pauvreté, maladie, laideur étaient signes de la grâce ? Certes, on pourrait démontrer, textes à l'appui, que pareille croyance n'est en rien conforme à l'esprit du christianisme ; n'a-t-elle cependant pas hanté bien des Hôpitaux, Hôtels-Dieu, Hospices de la Charité ? Quel vieillard de jadis ne s'est pas entendu dire qu'en souffrant, il "achetait sa part de Paradis" ? Le retard français dans l'administration des antalgiques, analgésiques fut-il seulement le fait de chirurgiens qui faisaient de la douleur un symptôme utile au diagnostic, et refusaient l'anesthésie pour mieux démontrer la virtuosité de leur geste opératoire ? Certes non.

Il fallait donc que Kant vint, et Kant est venu, auquel il devait appartenir de laïciser les apports de la religion, et de lutter contre les effets pervers possibles de celle-ci.

Le concept kantien de dignité, ou comment Kant jette à terre tous les dignitomètres, et laïcise le concept chrétien de dignité

En 1785, **Emmanuel Kant** (1724-1804) fait paraître un livre sans doute quelque peu difficile, mais qui contient une pensée dont on peut dire qu'elle a, en quelque chose, changé la face du monde. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, il est affirmé que *tous les hommes sont dignes de la même dignité, et doivent être respectés, et ceci, même si Dieu n'existe pas*. Par rapport aux bourgeois, notre auteur *démocratise* le concept de dignité ; par rapport aux fils d'Abraham, il le *laïcise*. Ce double geste, de démocratisation et de laïcisation, nous semble essentiel, et son influence, particulièrement sur le Droit moderne, fut considérable.

Kant commence par poser une distinction lumineuse, propre à clarifier de manière définitive le concept de valeur : la distinction du prix et de la dignité. ***Les choses ont un prix, mais l'homme a une dignité, laquelle dignité ne comporte ni degrés ni parties***. Tant qu'on se meut dans la sphère du prix, on est en effet dans le domaine du *plus ou moins* : on peut donc bien estimer la valeur d'un tableau, d'un taureau sur la foire, mais la dignité de l'homme est elle en revanche au-delà de tout estime, inestimable. L'homme est bien *hors du prix*⁴. Tout calcul économique de sa valeur ontologique est une non-reconnaissance de sa dignité. On remarquera ici quelque chose comme une logique du tout ou rien, une logique informatique avant la lettre⁵ : la dignité ne comporte pas de degrés, on n'est pas plus ou moins digne, on l'est, ou on ne l'est pas, et tous les hommes le sont. *Tous les hommes*, mais sa logique conduit Kant à ne reconnaître aucune dignité aux choses et aux bêtes sans raison (nous n'y insisterons pas, car nous ne sommes pas entre vétérinaires...)

A l'origine de cette très contemporaine idée, selon laquelle il y a une dignité attachée à la personne humaine comme telle, le kantisme, donc, et son affirmation d'une dignité (*Würde*) inconditionnelle attachée à l'humanité comme telle. Le concept bourgeois de dignité discriminait : certaines famille étaient considérées comme dignes, d'autres pas. Tel pauvre aurait su garder sa dignité, tel autre pas. Dire de même que ce vieille anglaise était une femme très digne, c'était encore introduire des nuances, des différences de degré, entre le plus et le moins digne. Ce que fait Kant dans ce livre aussi difficile qu'essentiel qu'est *Fondements de la métaphysique des moeurs*, consiste bien à jeter bas, à briser tous les dignitomètres que les sociétés avaient inventés...

Reste entière cependant la question de savoir d'où vient cette dignité intrinsèque et inaliénable, si ce n'est plus de l'existence d'un Dieu ayant fait l'homme à son image et ressemblance. La réponse kantienne ? Elle consistera à faire dériver la dignité de l'homme de la simple présence en lui de la loi morale ; or la loi morale parle dans le coeur de tout homme, elle habite toute conscience, "même la plus commune". On se souvient qu'avant de mourir, le philosophe avait demandé à ce que fût inscrite sur sa tombe cette belle formule de la *Critique de la raison pratique* : "Deux choses me remplissent d'émerveillement : le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, la loi morale en nous."

Dans les deux cas, admiration devant un mystère ; dans un cas, le mystère de l'infini ; dans l'autre, le mystère d'un être habité par quelque chose de plus haut que lui, mystère d'une intériorité opaque à l'examen. Pour Kant, les hommes ne sont certes pas des saints, mais l'humanité en eux l'est : car c'est du respect dû à la loi morale que Kant déduit le respect dû à tout homme. Certes, tous les hommes ne sont pas également attentifs à cette loi morale qui parle en eux, et c'est pourquoi je ne saurais les admirer tous également, ni les avoir tous pour amis. On dira que pour Kant, si tous les hommes sont également

³ Rappelons que les plus terribles manquements à la dignité humaine, ceux des nazis, furent l'œuvre d'athées conséquents.

⁴ Et non point hors de prix, car rien n'est hors de prix : un Van Gogh est certes hors de portée de ma bourse, mais pas de celle d'un milliardaire japonais, qui va l'acheter pour l'enfermer dans un coffre... Et puis tout peut sembler-t-il s'acheter : les corps (prostitution), les consciences (corruption) même.

⁵ 0 ou 1.

dignes, ils ne sont pas tous également *dignes de leur dignité*. Serait parfaitement digne de sa dignité un homme qui ferait tout ce que la loi morale dit de faire, et rien de ce qu'elle interdit. Qui l'est, en vérité ?

Dans l'intériorité du plus diminué des vieillards, celui que la maladie d'Alzheimer ronge peu à peu, et fatalement, se trouve la loi morale, et c'est pourquoi il mérite un inconditionnel respect. Certes, la nature l'a peut-être privé des moyens de l'entendre⁶, et la loi morale s'exprime peut-être en lui comme crie le cri du tableau de Münch : silencieusement. Mais en est-il en quoi que ce soit responsable ? Aussi mérite-t-il respect, le respect étant précisément l'acte qui consiste à porter regard sur cette part inaltérable, impeccable de dignité qui se trouve en tout homme (*respicere* signifie en latin regarder en arrière, examiner, considérer, avoir égard pour). L'autre est en face de moi, ici, et maintenant ; quelque chose m'invite à le mépriser : sa vieillesse, son apparente infériorité. Mais n'ai-je pas le devoir de ne pas le réduire à l'image qu'il me donne de lui ici, et maintenant ? Au respect⁷, c'est par une sorte de gymnastique de la raison qu'on accède, assurément. *Gymnastique dans l'espace* : je pourrais être à sa place, je serais là-bas, et lui ici, moi vieillard, lui pas. *Gymnastique dans le temps* : il importe de ne pas conjuguer la relation à l'autre au seul présent de l'indicatif. Il y a ce qu'il est, présentement ; mais il y a également ce qu'il a été (ravissante jeune fille espiègle ; bel amant de Saint-Jean), ce qu'il aurait pu être, ce qu'il pourrait être... Venez, vieil homme, jouons ensemble sur toute la gamme de la grammaire, des modes et des temps, et vous verrez que votre dignité brille d'une lumière d'or, et que vous ne sauriez vous réduire à la triste image que vous avez de vous ! Je vous donne mon respect, le "tribut" que je dois payer à l'*Autre* en tant qu'il est habité par la raison et la loi morale, et vous l'êtes, assurément.

Le respect est donc le sentiment moral ; il s'adresse à tous les ; il ne comporte pas de degrés (si je n'admire ni n'aime également tel homme et tel autre, le respect que je dois leur porter ne saurait en revanche différer) ; et comment pourrait-on refuser son respect au vieillard, qui a porté le fardeau de l'humanité jusqu'à nous, et nous le transmet ? Mais qu'est-ce que respecter l'humanité de l'homme ? Le respect, c'est précisément l'acte qui consiste à porter regard sur cette part inaltérable, impeccable de dignité qui se trouve en tout homme (*respicere* signifie en latin regarder en arrière, examiner, considérer, avoir égard pour). Il consiste à ne pas réduire un être à son crime, ni même à la somme de ses actes (laïcisation de l'idée monothéiste selon laquelle *juger un acte est humain, mais juger un homme est divin*)

Approchons avec Kant cette notion de respect.

Du respect

Dans une analyse d'une admirable clarté⁸, Kant distingue le concept de respect des concepts dont on le rapproche généralement, et trop vite, à savoir les concepts d'inclination, d'amour, de crainte, d'admiration...

Selon notre auteur, le respect est un *sentiment*, et c'est par quoi il peut paraître ressembler à ces autres sentiments que sont l'inclination, l'amour, la crainte, l'admiration. Il s'en distingue cependant, parce qu'il est le sentiment moral.

Le respect n'est certainement pas l'inclination : il y a dans le respect quelque chose comme une force qui maintient à distance, qui nous interdit donc de confondre les deux concepts. Rappelons du reste que pour Kant, l'amitié est la synthèse de l'amour (force d'éloignement) et du respect (force d'attraction). Et voilà pourquoi *le respect se distingue de l'amour*, tel que Kant le conçoit ; il y a de plus dans le mot amour trop de sens mêlés (*eros ? philia ? agape ?*, que les grecs distinguaient) pour qu'on puisse sans dommages identifier amour et respect ; car l'amour, comme sentiment, est élection, alors que le respect, comme sentiment moral, est universel. On répondra à Kant qu'*agape* (la charité, l'amour évangélique) doit être universel, alors que *philia* (amitié) et *eros* (désir) ne sauraient l'être ; Kant le savait fort bien, mais répondrait, rejoignant l'idée populaire selon laquelle il est impossible de contraindre à aimer, que l'amour évangélique (*agape*) est un *idéal* : c'est-à-dire le but constant, mais inaccessible ici-bas, de l'homme. C'est parce que l'homme tel qu'il est sur cette terre, c'est à dire un mélange impur de liberté et de nature, est incapable d'un *pur amour*⁹ pour la loi morale et pour tout homme, qu'il doit *respecter* la loi et tout homme. A défaut d'amour, du respect ! Entre les deux concepts, un rapport de suppléance. Faute de grives, on mangera des merles ; faute d'amour agapéen, du respect ! La loi nous contraint donc, c'est-à-dire qu'elle contraint notre part sensible (naturelle) : voilà pourquoi elle nous parle sous forme d'impératifs.

Le respect n'est pas la crainte : pour le coup, ce serait confondre cette force d'éloignement qu'il contient avec une force psychologique, affective de répulsion, qui nous fait fuir devant le danger ou la nuisance.

L'admiration enfin est le sentiment qui, nous dit Kant, se rapproche le plus du respect ; notre auteur y voit une affection mâtinée d'étonnement ; l'admiration cependant ne saurait universelle, et comporte des degrés. Elle est donc un concept aristocratique : parce qu'on ne saurait admirer tous les hommes, et qu'on ne saurait admirer *également* tous les hommes qu'on admire, l'admiration *discrimine*.

Rappelons enfin que tous ces sentiments (inclination, amour, crainte, admiration) peuvent s'éprouver pour les choses et les bêtes : on peut admirer le coucher de soleil comme on admire Menuhin ; on peut craindre les chiens comme on craint Néron ; mais on ne peut pas les respecter nous dit Kant : le respect ne s'applique qu'aux personnes... et à la loi.

On voit donc à présent, et comme en négatif, ce qu'est le respect et ses caractères essentiels.

⁶ Au rebours du criminel intelligent, qui a tous les moyens de l'entendre, l'entend effectivement, et décide de ne pas l'écouter.

⁷ "Le sentiment moral", dit Kant, le seul sentiment qui soit d'origine rationnelle, et auquel on arrive par une gymnastique de la raison.

⁸ Voir *Critique de la raison pratique*, op. cit., p. 80.

⁹ Voir Fénelon.

Cet admirable édifice que nous légua le kantisme, nous semble pourtant incomplet, en ceci qu'il ne dit pas assez le rôle joué par *autrui* dans l'accès d'un homme à sa propre dignité. Est donc venu le moment de donner la parole à Hegel (1770-1831), et de se pencher sur la notion de reconnaissance.

La dignité selon Hegel, ou : de la reconnaissance

Pour Hegel, le fait d'être reconnu comme homme par *autrui* n'est pas quelque chose qui s'ajoute à une humanité déjà pleinement constituée : ainsi la reconnaissance venue d'*autrui* fonde réalise, actualise mon humanité : son rôle est fondamental, et non pas secondaire. Je ne suis pas humain (digne), *puis* reconnu comme tel par l'autre (par surcroît, de manière luxueuse) : le secret de ma dignité se trouve dans le regard qu'*autrui* porte sur moi. Et ma dignité restera intacte, préservée des atteintes de l'âge, de la maladie, de la décrépitude, et même de la mort, si *autrui* me fait la grâce d'un regard respectueux.

Connaître la vieillesse, reconnaître la personne : tel est le programme que nous proposerait l'hégélien. Et de même que celui qui accompagne les premiers pas de l'enfant est quelque chose comme un éveilleur, de même celui qui accompagne les derniers pas du vieillard peut être regardé comme un veilleur. Témoins, garants de leur impeccable dignité.

En l'homme, un noyau infracassable, quelque chose d'indisponible, de sacré, autour de quoi l'homme qui s'écrie "j'ai ma dignité" se rassemble, se ressaisit. Dieu sait qu'il arrive que la personne âgée, trahie par son propre corps, se sente comme disloquée, morcelée : invoquant sa propre dignité, elle se rassemble autour de ce noyau dont nul ne saurait disposer. On se drape dans sa dignité : pudeur et dignité sont liées, le non-respect de l'une entraîne une offense de l'autre. Suis-je ce corps exposé, examiné, décomposé au gré des spécialisations médicales, objet d'investigations gênantes, voire humiliantes ? Vous me *connaissez* comme simple agrégat d'organes plus ou moins abîmés, *re-connaissez-moi* comme sujet ! Adressez-vous au sujet que je suis ! Au-delà du regard cognitif que vous m'infligez, faites-moi la grâce d'un regard respectueux.

Et c'est parce que la reconnaissance n'est pas tant identification (nouvelle identification, re-connaissance) que gratitude, que nous ne pouvons que répéter l'admirable mot de Bachelard : "*Le moi s'éveille par la grâce du toi*"¹⁰.

De tout cela, Cocteau nous livra une inoubliable parabole dans *La belle et la bête*. On sait que, victime de quelque maléfice, un Prince ne peut plus offrir de lui que l'image terrible d'une bête. Ayant fait prisonnière la belle, il se déchire les flancs devant sa porte, qu'elle ouvre brusquement.

La belle : *-Que faites-vous devant ma porte ?*

La bête : *-Pardon...*

La belle : *-De quoi me demandez-vous pardon ?*

La bête : *- D'être une bête...*

La belle : *Ces mots vous vont aussi mal que possible ; disparaïssez !*

La bête : *Ne me regardez pas, ne me regardez pas : votre regard me brûle ! Je ne peux pas supporter votre regard. Fermez votre porte ! Fermez votre porte !*

disait Jean Marais-la bête à Josette Day-la belle. Ce genre de scène ne se produit-il pas bien souvent dans nos divers hôpitaux, ou maison de long séjour ? Certes, mais qui oubliera que la Bête va se transformer en beau Prince, par la seule grâce d'un regard aimant ? Oui, ce que le regard de la belle fit à la bête, n'importe quel regard un peu respectueux, voire aimant, peut le faire, un peu¹¹, à l'autre que l'âge semble abîmer. Etre de l'image de l'autre le miroir amical ; réfléchir avant de lui réfléchir son image¹², réfléchir à son inaliénable et impeccable dignité, au respect qu'on lui doit : voilà bien ce que je puis lui offrir en vérité de plus précieux, et même lui dois.

Pourtant, cette conception relationnelle de la dignité rencontre encore bien des résistances. Il nous faut pour finir dire un mot de ce que nous appellerons la conception moderne de la dignité.

La dignité moderne

Cette conception moderne se fonde sur l'idée selon laquelle certaines maladies ôtent la dignité, certains handicaps portent atteinte à la dignité. On "tombe" malade : c'est d'une chute en effet qu'il s'agirait, d'une perte de dignité.

Mais quelle est cette dignité que l'on perd alors ? La dignité des bien portants, celle de la vie pleine, sûre de son fait. Réinventant, malgré Kant et malgré Hegel, des *critères de dignité*, le moderne affirme à nouveau que la dignité n'est pas du monde la chose la mieux partagée. Quels critères sont à présent avancés ? Le rôle social, les honneurs, les performances, la carrière, la conscience maîtresse de soi et peut être des autres, la maîtrise de soi comme de l'univers, de sa parole, de ses mouvements comme de ses sphincters, la beauté peut-être... Bref, il s'agit ici de définir la dignité comme maîtrise, et comme

¹⁰ Grâce, gratitude : le champs lexical parle de lui-même.

¹¹ Un peu, en effet, car nous voulons nous garder de tout angélisme : toute fin de vie n'est pas paisible, et comporte sa part de tragique. Le tragique n'est pas soluble dans l'éthique, et notre définition de l'éthique est la suivante : un effort pour rendre le tragique moins tragique. Ce dont nous voudrions nous garder par dessus tout, c'est de "l'optimisme philosophique", caricature d'une espérance qui n'aurait pas connu les larmes, d'une espérance qui oublierait que les larmes peuvent toujours resurgir, et que certaines sont amères.

¹² On se souvient de la formule de Cocteau : "Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de nous renvoyer notre image"...

autonomie. Résorbé dans un vaste projet de salubrité collective, la vieillesse sera *donc ce qui doit ne pas être* : il faudrait pouvoir rester jeune, et jusqu'au bout. Sur son lit de douleur, le vieillard ne demande-t-il pas parfois quelque chose comme le sacrifice de soi sur l'autel des valeurs contemporaines : beauté, rapidité, utilité... ; sans y adhérer nécessairement, il se plie à l'idéologie du temps : "je ne sers plus à rien, je coûte cher à la Sécurité sociale, je me dégoûte..."

On sait pourtant que lorsque la douleur est soulagée, une bonne part des demandes d'euthanasie disparaît... Pas toutes ? Certes, mais que de fois, en demandant la mort, c'est l'amour que l'on appelle. L'homme se réduit-il à ses conditions objectives ? Etre privé du pouvoir d'expression de soi et de son autonomie, est-ce perdre toute dignité ? Ne demeure-t-il pas alors en lui quelque chose demeure qui fonde sa grandeur, et sa dignité ?

Kant a brisé les dignitomètres ; n'en réinventons pas de nouveaux, qui mesureraient la dignité d'un homme à son degré d'autonomie. Affirmons avec force que la dignité d'un homme ne se mesure pas. Ni le handicap, ni la maladie, ni les éclipses de la raison, ni même la mort ne peuvent lui enlever cette dignité.

"De même que souvent les chanteurs sont empêchés de montrer leur talent par la mise hors d'usage de l'instrument dont ils se servent, qui s'est gâté avec le temps, de même aussi l'esprit [...] n'exerce son activité normale que là où tout est selon l'ordre de la nature."

Cette belle formule de Grégoire de Nysse dit tout : les divers empêchements dont souffrent parfois les vieillards laissent intacte leur dignité, et c'est à autrui de l'attester tout le jour et tous les jours. Parce que leur identité dépend de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, l'image qu'ils ont d'eux-mêmes de l'image que j'ai d'eux, et l'image que j'ai d'eux de l'idée que je me fais de ma propre finitude, leur rencontre est pour moi occasion de méditer sur mes propres limites. Et ces vieillards ne sont-ils pas parfois mes maîtres de sagesse et de sagesse, semblant me dire par divers moyens : "si je peux les supporter, moi, pourquoi pas vous ?"

Et quand la dignité, la valeur d'un homme semble ne plus tenir qu'à la part de mystère qu'il contient, redoublons d'assistance !

Aussi l'accompagnement des vieillards, des mourants, et même des morts nous semblent-ils des devoirs de civilisation.

L'accompagnement, comme devoir de civilisation

Quand la mort s'approche, la mort, la mort au goût de sel, la mort au noir suaire, à la bouche terreuse... Un jour, la mort viendra nous taper sur l'épaule, et nous rappellera (nous qui sommes et nous expérimentons comme *êtres d'esprit* et non seulement comme *êtres de nature*), nous rappellera à l'ordre de la nature. Comme dit *L'Ecclésiaste* : "Car il en va de l'homme comme de la bête, comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre ; tout va en un seul lieu, tous sont faits de poussière et vont en poussière. Qui peut dire si l'esprit de l'homme s'élève, et le souffle de la bête descend sous terre ?" (3, 19-22)

Qui peut dire en effet ?

Au chevet du mourant, il ne s'agit pas tant de *faire* quelque chose que d'*être* là, pas tant de dire que d'écouter : ouvrir un *vide de bonne qualité*, à l'intérieur duquel les paroles du mourant peuvent se déployer ; une *chambre d'écho* à la meilleure acoustique possible. Ainsi y a-t-il possibilité de découvrir au dernier moment des potentialités cachées de l'être, une lumière nouvelle que la "vie active", ou vie affairée semble vouloir éteindre.

Notre civilisation laïque, pauvre en rites de passages, a tendance à dénier la mort. Elle habite cependant l'homme, dès le début, et l'intériorité humaine est en vérité un espace infini, que ne peuvent mesurer les règles de la vie sociale. Aussi vivons-nous "dans une société que la mort effraie" (François Mitterrand), une société qui multiplie les moyens de se *divertir* des questions essentielles comme le disait Pascal. "A l'origine de la société industrielle, fondée sur le primat de la marchandise -de la chose-, nous trouvons une volonté de placer l'essentiel -*ce qui effraie et ravit dans le tremblement*- en dehors du monde de l'activité, du monde des *choses*. La religion en général répondit au désir de l'homme de se trouver lui-même, de retrouver une intimité toujours étrangement égarée", disait Georges Bataille dans un livre au titre évocateur : *La part maudite*. Et le déclin des religions qui écoutent au moins, consolent au mieux, laisse une place vide que la société laïque sait mal remplir.

La mort apparaît donc bien comme la part maudite de notre civilisation. Mais la mort nous attend ! Et il n'est pas nécessaire d'entrer dans les profondeurs du discours psychanalytique pour deviner que le refoulement de la mort et de l'angoisse (qui est la morsure que le néant fait à notre "âme et conscience") est dangereux.

Voici donc que la mort me rappelle à l'ordre de la nature, et voici donc que cette *intériorité* que la société dénie prend à présent toute la place ; et veut être entendue, hurle parfois même qu'elle veut être entendue.

Écoutons. Écoutons, pour que les derniers instants soient au moins *vécus*, si la paix qu'apportaient les religions fait désormais défaut. Accompagner le mourant, c'est aussi accompagner sa révolte contre la mort : méfions-nous de cette conception des soins palliatifs qui en fait un chef d'oeuvre de douceur, d'harmonie : il y a dans la vie, et dans la mort humaines une part de tragique, et le tragique n'est pas soluble dans le palliatif, et pas non plus dans l'éthique.

Accompagner le mourant, c'est se faire son *témoin*. Écouter ses dernières paroles, pour témoigner que jusqu'au bout, et même après la mort, il fut un être d'esprit.

Je me porte alors *garant* de son humanité. Il peut partir plus tranquille. Quand la mort l'aura pris, lui aura cloué le bec, aura transformé le visage *expressif* de l'homme de parole en masque *inexpressif* (ou figé dans une unique expression), quand il ne pourra plus répondre, ce sera à moi de répondre pour lui. Et responsabilité ne vient-il pas de manière significative du verbe répondre ?

Aussi les survivants peuvent-ils apparaître comme *responsables* des morts : capables de répondre à la place de ceux qui ne peuvent pas répondre, capables de répondre de leur humanité.

Insistons beaucoup sur le fait que responsabilité ne doit pas signifier culpabilité ; la culpabilité, c'est la responsabilité mal vécue, vécue pathologiquement. Cette responsabilité pour le mourant et pour le mort, bien loin d'être un fardeau empêchant de bien vivre, est au contraire ce qui fait de nos vies des existences vraiment humaines. "L'humanité est composée de plus de morts que de vivants", disait Auguste Comte. Voilà qui signifie que les morts font toujours partie de l'humanité : et ce, grâce aux survivants, grâce aux souvenirs qu'il *gardent*, au travail de mémoire qu'ils font. L'homme est le seul animal qui se souvienne de son grand-père, le seul animal qui enterre ses morts : déroband au regard des survivants le triste spectacle d'une décomposition, d'un retour à l'immanence naturelle, les proches du mort sauvent ainsi l'humanité du mort, dont on se souviendra comme d'un être d'esprit ; et réciproquement, c'est en faisant ce travail de mémoire, en veillant sur le mourant et sur le mort, que les vivants existent comme êtres vraiment humains, comme êtres d'esprit, et non pas comme bêtes amnésiques

Insistons : ceci nous semble valoir *quelle que soit* l'idée philosophique qu'on se fait de la mort ; *quand bien même* la mort serait le passage d'une manière d'être au pur et simple néant (et non pas le passage d'une manière d'être à une autre manière d'être : vie en Dieu par exemple) ; *quand bien même* nous serions tous condamnés à devenir un jour poussière, *vieux ossements rongés par la tristesse et par l'ennui*.

Proches les uns des autres, les mourants et les bien portants, les hommes morts et les hommes vivants se constituent les uns les autres comme *êtres d'esprit*, et ce, par la seule grâce de cette proximité que l'hôpital doit permettre, et ne permet pas encore assez. Cela coûte cher dites-vous ? Plus cher qu'une "bonne mort" administrée ? Eh bien que notre société mette le prix qu'il faut pour mériter le titre de *civilisation*...

Ainsi, la philosophie pourrait rappeler à la médecine sa mission essentielle.

Elle l'oublie parfois, par exemple quand les moyens techniques mis au service de cette belle fin qu'est l'hospitalité donnée à celui qui souffre, s'érigent en fin en soi. Il n'existe point de médecine chez les animaux : aussi nos frères vagabonds, lorsque la mort s'approche, errent-ils à la recherche d'un endroit pour se coucher, et pour mourir. La mort humaine est en revanche de moins en moins souvent une mort *naturelle* : la mort de l'homme s'accompagne de plus en plus souvent de *décisions* médicales, quand elle n'en résulte pas. Des défis se posent donc à la médecine moderne, auxquels elle ne saurait répondre humainement sans réfléchir sur elle-même.

On naît, et le plus souvent on meurt à l'hôpital. C'est à l'hôpital que la femme *met au monde* son enfant (alors que la renarde *met bas* ses petits), l'accueillant dans un monde et non pas dans un milieu naturel ; et c'est de plus en plus souvent à l'hôpital que le père déclare et *reconnaît* son enfant, qui ainsi n'est pas qu'un fils de la nature, mais aussi un fils de l'alliance. C'est encore à l'hôpital que le plus souvent l'on meurt, à l'hôpital que les proches viennent se recueillir sur le corps du défunt, viennent *reconnaître* le mort. Souhaitons que l'hôpital permette à ces deux reconnaissances qui encadrent la vie humaine d'être autre chose que de rapides formalités : plus qu'une identification, la reconnaissance est, dans son essence, *gratitude*, et la gratitude est l'essence même de la vie vraiment humaine. A l'opposé de cette gratitude dont nous faisons l'éloge, l'ingratitude, la *négligence* d'une civilisation qui se débarrasse de ses vieillards, et porte à ses morts ces monstrueuses *fleurs artificielles*...

La grand-mère est sur son lit d'hôpital, elle attend inconsciemment la mort, la mort au goût de sel, la mort à la bouche terreuse : son chignon est tombé, j'aperçois de longs cheveux blancs que je n'avais jamais vus... Aidez-moi à l'accompagner.

Au bout de ce trop long chemin qui, nous l'espérons, n'aura pas été pour vous un chemin de Croix, redonnons la parole à La Fontaine :

*Ne faut-il que délibérer
La cour en conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne*

Le philosophe ayant délibéré avec vous sur la dignité va donc se taire. Il est heureux d'avoir rencontré, non pas personne, mais des personnes, qu'il remercie pour leur attention, qu'il remercie d'avoir écouté cette parole fragile, désarmée qu'est la parole philosophique. Et puis encore un peu de La Fontaine si vous le voulez bien :

*Je voudrais qu' ...
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.*

Je vous remercie de votre attention, fais mon paquet, et vous invite au banquet...

Eric Fiat